

—Très-bien, je vous remercie. J'espère que le Grand-Soleil est toujours aussi brillant ? répondit la jeune fille avec une expression malicieuse.

Le Grand-Chef de la tribu portait ce nom pompeux ; en s'informant de sa santé, Marguerite faisait politesse au jeune indien, membre de sa famille.

—Sa clarté est sans nuage, répondit le jeune chef : puis, s'approchant, il mit le doigt sur la broderie que tenait Marguerite :

—Si le Petit-Soleil apportait une peau de daim, lui broderiez-vous une paire de mocassins en y faisant des fleurs comme celles-là ? Il n'y a pas une femme des Natchez qui soit capable d'en faire autant. Je vous les paierai libéralement en gibier, en grains, ou en moëlleuses fourrures pour un manteau d'hiver.

La jeune fille fut embarrassée à cette demande ; non pas qu'elle la trouvât trop difficile à satisfaire, mais elle se sentait intimidée par l'expression que l'indien donnait à ses paroles.

—Je ne puis rien promettre, dit elle ; demandez à sœur Marie ; si elle me permet de faire ce travail, vous donnerez ce que vous voudrez.

L'indien entra avec elle jusque dans le parloir, et attendit en silence l'arrivée de la religieuse. Sœur Marie qui connaissait les règles de la civilité sauvage s'abstint de rien dire avant qu'il eût parlé. Il se décida enfin à formuler sa proposition en termes aussi solennels que s'il eût traité la question la plus grave.

—Les fleurs naissent sous les doigts de la jeune fille aux Yeux-Riants. Il n'y a pas une de nos sœurs natchez qui sache faire d'aussi jolies choses. Je voudrais qu'elle me décorât ainsi une paire de mocassins ; il me plaira dans mes longues courses de marcher sur des roses. La Bonne-Mère recevra pour cela un baril de grain et un coq sauvage.

La religieuse était trop dévouée aux intérêts du monastère pour refuser cette offre magnifique : ne soupçonnant point les intentions secrètes du sauvage, et ne voyant là qu'une occasion de faire valoir le goût et l'adresse de sa protégée, elle répliqua :

—Yeux-Riants brodera une paire de mocassins pour le Petit-Soleil.

—Le Petit-Soleil apportera demain une peau de daim moëlleuse et bien préparée.

Parlant ainsi, l'indien se retira sans adresser un mot de plus à la jeune fille, et continua sa course jusqu'à la résidence du commandant.

—J'ai un nouveau nom, sœur Marie ! s'écria Marguerite quand il se fut éloigné, n'est-il pas bien joli ? j'en suis ravie ! si j'avais un miroir je le consulterais de suite pour savoir si c'est vrai... mes yeux rient-ils ? dites, je vous prie !

En même temps elle dirigeait sur la vieille religieuse le bleu rayon de son regard brillant.

—Vous pensez sans doute que, pour plaire à ce sauvage, je vais me mettre à vous complimenter, Marguerite ! vous êtes trop vaine et trop sottée réellement ! votre tête est plus légère que celle d'une linotte chantant au bout d'une branche. Le monde a sur votre cœur un terrible empire ! il vous faudra lutter désespérément, prier sans relâche, sans quoi vous deviendrez sa proie, et la grâce de Dieu vous abandonnera.

—C'est vrai, murmura la jeune fille en baissant les yeux avec contrition ; j'aime beaucoup trop les choses de ce monde ; notamment mon cousin Maurice et ma bonne sœur Marie... quoiqu'elle n'en soit guère... de ce monde. Il est si difficile d'être parfaite quand on est jeune et étourdie ! J'ai beau faire tous mes efforts, je ne puis m'empêcher d'avoir toujours la tête en l'air. Ah ! je crains bien de n'obtenir jamais la grâce au point où vous avez l'honneur de la posséder.

Elle parlait d'un ton si sincère que la grave sœur ne put lui refuser un sourire de bonté ; toute absorbée qu'elle fût dans sa sainte vocation, elle n'était pas devenue tout à fait insensible à ces innocentes flatteries ; elle aimait à lire dans le cœur de la jeune fille les sentiments craintifs de respect et d'attachement qu'exprimaient ses paroles.

—J'espère que vous m'aimerez toujours malgré vos imper-

fections, continua Marguerite ; mais je suis chagrine de voir revenir cet indien. Vous auriez dû lui refuser de m'employer à broder ses chaussures ; je n'aime pas son regard.

—C'est un notable de sa tribu. Il est de la famille du Grand-Chef : *Petit-Soleil*, cela veut dire enfant du *Grand-Soleil*. Mon refus l'aurait offensé ; d'ailleurs, nous aurions eu tort de nous priver ainsi du baril de grains qu'il a offert ; en ce temps-ci les provisions ne sont pas abondantes.

—En ce cas, je ferai l'ouvrage bien volontiers ; mais il me fait peur, ce sauvage.

—Petite folle ! qu'avez-vous à craindre ? Je suis sûre qu'il vous a beaucoup admirée.

Marguerite n'osait pas dire la vraie raison de son émotion, garda le silence : la bonne sœur ne voyait pas plus loin.

Le lendemain, de bonne heure, l'indien se présenta avec la peau de daim destinée aux mocassins. Marguerite rougit encore sous le feu de ses yeux noirs ; mais bienôt, songeant que cette impression craintive était une folie, elle s'efforça de trouver quelque réponse malicieuse à ses discours.

Réellement ce chef était un beau jeune homme, d'allures nobles et fières, empreintes d'une aisance et d'une dignité que peu de blancs auraient pu atteindre. Il y avait, dans sa personne, beaucoup de la civilisation française dont il avait quelque peu emprunté le costume ; mais le luxe indien éclatait sur ses vêtements, en couleurs éclatantes et en broderies variées.

Après avoir remis la peau de daim, il resta, comme la veille, près de la jeune fille, surveillant ses moindres mouvements. La sœur Marie, pensant qu'il agissait ainsi par curiosité, ordonna à Marguerite de commencer son travail.

Après quelques essais, la jeune fille s'aperçut qu'il n'y avait pas moyen de piquer cette peau épaisse, et demanda au guerrier si elle pourrait y substituer une étoffe plus douce : sur son consentement, elle prit un morceau de drap, y dessina rapidement un groupe de fleurs, et se mit à broder.

—Yeux-Riants travaille avec les rayons du soleil, dit l'indien en faisant glisser sur ses doigts un brin de soie jaune ; elle prend aux étoiles et à l'arc-en-ciel leurs feux colorés. Il n'est pas étonnant que son ouvrage soit si beau. Si j'avais une femme qui pût en faire autant, jamais elle n'aurait à travailler aux champs ni à porter des fardeaux ; elle resterait assise et tranquille tous les jours, occupée seulement à orner mes vêtements.

Tout cela était dit sur un ton qui appela tout le sang de Marguerite sur ses joues : mais, s'armant de courage, elle regarda l'indien en face, et lui dit :

—Amenez une fille de votre tribu, je lui apprendrai ce que je sais, elle sera bientôt aussi habile que moi.

—Leurs doigts ne sont pas assez petits, le travail les a durcis, répliqua l'indien ; ils ne sont pas comme ceux d'Yeux-Riants, on croirait voir des lys quand on regarde ses mains.

Sa visite se prolongea pendant deux ou trois heures : le lendemain il ne manqua pas de revenir, parla peu, mais déroba du regard les moindres gestes de la jolie ouvrière. Marguerite, un peu piquée de cette surveillance, travaillait avec une activité fébrile ; elle poursuivit sa tâche même jusqu'à une heure avancée de la soirée, si bien que tout était fini le troisième jour.

Cette fois, l'inévitable présence de l'indien lui causa une sorte d'impatience nerveuse qui ralentit malgré elle ses mains agiles : elle chercha à se venger par une raillerie.

—Vous voulez donc apprendre à broder ? lui demanda-t-elle d'un ton moqueur ? Je pensais que les guerriers Natchez avaient mieux à faire que de s'abaisser aux aiguilles et aux leçons des femmes ?

—Il y a temps pour tout, répartit le jeune chef avec la gravité d'un vieux sage ; temps pour chasser, temps pour suivre le sentier de guerre, temps pour travailler, temps pour être oisif, temps pour la fête des grains, temps pour celle des poisons, temps pour l'amour ! N'ai-je pas bien parlé ?

—C'est vrai ! dit la jeune fille, en lui adressant un sourire et un regard qui allèrent jusqu'au cœur de l'indien.